

## ANALYSE STRUCTURALE ET MÉTAPSYCHOLOGIE

Jean Oury

Clinique de Cour-Cheverny, Château de La Borde  
120, route de Tour en Sologne, F-41700 Cour-Cheverny  
Tel.: ++/33/(0)2 54 79 77 77

**Résumé:** Le terme "analyse structurale" a été proposé surtout par Juan López Ibor, en particulier en 1957 (2ème congrès international de psychiatrie: schizophrénie, à Zurich) s'articulant autour de cette proposition des regroupements de concepts analytiques et phénoménologiques, en particulier autour de François Tosquelles, Jacques Lacan, Gisela Pankow, Rümke, Bleuler, etc. Quelques exemples cliniques dans une structure institutionnelle, permettant d'articuler "transfert dissocié" (Jean Oury), polyphonie et multiréférenciabilité (François Tosquelles) ainsi que les notions de narcissisme originaire, de rythme (Ludwig Klages), contribuant à proposer une ébauche de métapsychologie propre à la prise en charge institutionnelle des schizophrènes.

**Mots-clés:** Transfert Dissocié, *Praecox Gefühl*, Narcissisme Originaire, "Y'a d'Un", Schizophrénie.

**Reçu:** le 25 janvier 2009; **Accepté:** le 1<sup>er</sup> février 2009.

Ce texte est la transcription d'une conférence improvisée le 5 juin 2008 au "Diplôme Universitaire: Psychothérapie Institutionnelle" de Paris VII. Nous remercions le Professeur Alain Vanier et le Docteur Frank Drogoul qui nous ont permis de le publier dans *Psychoanalytische Perspectieven*, la revue de Gand. Tout me rappelle, à l'évocation de la ville de Gand, la présence de notre ami Jacques Schotte, décédé en septembre 2007. Depuis 1947 quelques personnes sont toujours présentes pour moi: François Tosquelles, Jacques Lacan... C'est une nécessité "d'immortaliser" – par des exposés et des "mémoires" – ceux avec qui nous avons vécu de si longues années dans des relations d'amitié et de travail. Jacques Schotte, depuis notre rencontre en 1958, a été pour moi et pour tous ceux qui m'entourent, un ami d'une fidélité absolue. Il nous a permis, par sa disponibilité et son extrême érudition, d'aborder des domaines d'une très grande complexité et de rencontrer de nombreux praticiens, tant sur le plan philosophique que psychiatrique, mathématique, linguistique, etc. Ce

texte peut s'inscrire comme une contribution à ce qu'il a défini comme "anthropopsychiatrie".

### *Tailleurs de pierre*

Vous avez peut-être vu le thème que j'ai proposé de façon un peu rapide: "Analyse structurale et métapsychologie". Ça peut sembler un peu rébarbatif. Mais c'est pour donner le ton! Vous savez peut-être que ça fait soixante ans que je suis interné, jour et nuit. Une sorte d'expérience! Bien que ce mot soit un peu frelaté. Notre ami Henri Maldiney parle souvent, dans ses livres, de quelque chose qui l'avait beaucoup séduit: une réflexion d'Eschyle: "*patei matos*". Ça doit vouloir dire: "C'est par l'épreuve qu'on apprend quelque chose, qu'on peut articuler quelque chose". *Dans l'épreuve* ne veut pas dire faire des prouesses, mais une sorte de patience, "au jour le jour, à la nuit la nuit", comme l'écrivait Jacques Prévert! Ce n'est pas toujours très glorieux d'être là jour et nuit; il y a de tout. En réalité je n'ose pas employer des mots comme "expérience". C'est par l'épreuve de tous les jours... Je dis souvent que ce qui est en question c'est une sorte de "patience active". On peut accoler ces deux termes.

J'avais trouvé d'ailleurs une logique similaire dans un séminaire à Saint-Anne (que je fais maintenant depuis 28 ans; c'est incoercible, je ne peux pas m'arrêter; une fois par mois de 21h à 23h30). Dans les premières années un type était venu, par hasard. Il est venu deux ans, trois ans. Puis il m'a écrit. Comme d'habitude je n'ai pas répondu. Il a insisté. C'était Damien Cru, un "pierreux", un tailleur de pierre. "Pourquoi je suis resté? Apparemment ça n'a rien à voir avec mon métier, mais c'est la même logique que la logique des tailleurs de pierre." Alors je lui ai dit de faire, un soir, le séminaire à ma place. Magnifique! Un soir, il nous a parlé "pierreux". C'est un langage. Il disait que – quand c'est encore possible à condition de ne pas avoir la bureaucratie derrière soi – l'équipe des pierreux, quand ils avaient une façade à refaire, ce qui est très délicat (il faut sept ans de formation), ils restaient une semaine, devant, sans rien faire. Apparemment sans rien faire – à condition qu'on ne les dérange pas. Puis au bout d'une semaine: "Allons-y". Chaque pierreux avec ses propres outils qu'il fabriquait lui-même: une boîte à outils personnelle. C'est très important d'avoir des instruments adaptés à sa main, d'avoir les échafaudages adaptés pour les grands, les petits et les gros, afin d'éviter les accidents mortels! Et pour éviter, comme ils disaient en langage de pierreux, d'*envoyer le caillou au cimetière*. Pour ça il faut "louper",

c'est-à-dire regarder, tranquillement, pendant huit jours; et après, *ça y est, c'est juste là!* On n'envoie pas le caillou au cimetière... Ça m'avait frappé. C'est vrai que c'est la même logique! Quand on est en train de "louper" la façade, c'est ce que j'appelle la "patience active". Ça gagne du temps. Ce n'est pas en ordonnant des trucs qu'on gagne du temps; au contraire, on s'emmêle dans ce qui va se présenter par "hasard". C'est un mot un peu frelaté aussi; il vaut mieux dire "inattendu". Et là ça vient d'une façon extrêmement précise; *ça y est, on y est!* Alors il faut transposer toute cette affaire. Moi, je ne suis pas un pierreur, je n'y connais rien. J'esquinterais la façade en cinq minutes! Il ne s'agit donc pas d'une attente quelconque mais de "patience active". Et il se passe des choses, à condition de ne pas vouloir tout régler, de tout mettre en fiche, de tout "DSM-iser". Je vais vous le dire tout de suite: toutes ces imbécilités, toutes ces classifications sont faites pour les assurances mais pas pour la psychiatrie... C'est un peu dans ce sens-là que je parle de la "patience active".

#### *Réactions cristallisées*

L'"analyse structurale", c'est d'une telle complexité! Il faudrait en parler tous les jours pendant six mois! Ici, je ne peux qu'en donner des aperçus. Il s'agit d'éviter justement des naïvetés, de croire qu'on va tout comprendre: "Ah, ça y est, j'ai compris!". Par exemple, aussi bien en psychanalyse, un peu orthodoxe, qu'en psychothérapie. Ça arrive souvent avec nos amis de la "pathologie du travail". Quand il y a du harcèlement il faut d'abord y voir clair avant de déclarer qu'un tel type a une névrose obsessionnelle. T'as été voir comment il a été harcelé, puis foutu dehors? Ça doit jouer aussi ça! Il y a des phénomènes qu'on peut appeler "réactionnels". C'est une vieille notion "les comportements réactionnels", par opposition à des comportements, disons, "endogènes". Mais pas non plus "exogènes", d'origine plus biologique.

Il y a une réflexion d'un psychiatre que je trouve très remarquable, un espagnol qui n'a pas été traduit: Juan López Ibor (un livre de 1949: *Los problemas de las enfermedades mentales*). Il parle d'une quantité de choses, un panorama très complet de la psychiatrie. Et plus tard, avant 1957, au moment où il y avait eu le deuxième congrès international de psychiatrie (sur les schizophrénies), il avait fait éditer un livre de quatre ou cinq cents pages rassemblant des exposés de nombreux psychiatres de l'époque, entre autre de Jacob Wyrsh, de Kurt Schneider, etc., tous ces gens-là de très haut niveau. Très intéressant à lire. Mais plus on le lit, plus on se rend compte que c'est d'une

complexité inouïe. À la fin de ce livre il écrit un chapitre qui s'intitule "Analyse structurale". C'est de sa faute si j'ai pris ce terme-là.

Je peux parler de López Ibor malgré tout. Je n'en aurais pas parlé devant notre ami François Tosquelles. Car Tosquelles, avant d'avoir manqué trois fois d'être fusillé par Franco et d'autres, avant d'avoir passé la frontière, était au POUM. Le POUM ce n'est pas les anarchistes, les trotskistes ou les staliniens mais le "Parti Ouvrier d'Union Marxiste". Tandis que López Ibor était resté à Madrid, sous Franco. Ça ne veut pas dire que c'est parce qu'il était resté à Madrid que... Mais, il y a des choses qu'il ne faut pas dire ou répéter devant Tosquelles. Peut-être pas non plus devant Fernando Vicente qui est là ce soir et qui a bien connu Tosquelles. N'empêche que, dans un chapitre qui s'appelle "Le concept de réaction" (toute la pathologie réactionnelle en rapport avec ce qui se passe), López Ibor parle des "réactions cristallisées". C'est très intéressant. On peut voir ce que ça veut dire en consultation de la psychiatrie courante. Quelqu'un fait une dépression parce que vraiment il se passait des choses négatives autour de lui (le "syndrome du déménagement" en est une forme paradoxale), il n'a plus de travail, a des histoires familiales. Vraiment, vraiment... Si on a bon cœur on dit: "C'est difficile mais on doit pouvoir arranger ça: on va regrouper des amis, faire intervenir une assistante sociale, lui trouver du travail et un nouveau logement, lui retrouver ses copains. On va lui rétablir un système de relations. On arrange tout!". Rien ne change, c'est même pire. Il est toujours autant déprimé, "cristallisé". Les événements, relativement graves, ont déclenché un système qu'on peut appeler, avec Tellenbach, une sorte de "endokinèse". Ça déclenche quelque chose qui jamais ne serait apparue. Ça restait en équilibre à peu près normal, comme les "normopathes" que nous sommes; ça tient le coup. Mais là, ça a déclenché un état pathologique irréversible. On aura beau être gentil, arranger des trucs, même lui donner de l'argent, ça ne change rien, au contraire presque. Il y a tout un système d'éléments sociogénétiques ou psychogénétiques sur lesquels on peut essayer d'agir, sous forme de psychothérapie, ou même d'analyse à long terme, mais ça ne servira à rien car ça a provoqué quelque chose d'apparemment plus profond. Une sorte de structure qui était là, sous-jacente, mais qui ne se serait jamais manifestée s'il n'y aurait pas eu tel ou tel événement. Ça pose des problèmes! Les événements ne sont pas la cause de son état mais ils ont simplement déclenché quelque chose qui a une "cause" qu'on appelle l'*endogène*. Là on voit la distinction entre ce qui est purement *réactionnel*, de l'ordre des *relations compréhensives* au sens de Max

Scheler, et quelque chose qui est tout autre: endogène? physiogène? réactionnel au sens de Bonhoeffer et "des réaction exogènes?". Tout ceci c'est simplement pour vous présenter les choses. On doit toucher, dans l'expérience la plus courante, quelque chose qui demande à être pris dans une sorte d'analyse qu'on peut appeler "structurale". C'est un des aspects parmi d'autres. Alors on dit: "Il lui est arrivé un tas de trucs mais il était fragile!". Bon, c'est vrai, il y a des gens fragiles.

J'ai été très intéressé par un psychiatre qui était farouchement contre la psychanalyse. Au moins, là, on savait à qui on avait affaire. C'était Kurt Schneider, psychiatre à Heidelberg. Il parlait des dépressions dans toutes ses formes avec un sens clinique remarquable. Il disait qu'il faut être très attentif aux types de dépressions: "Oh, c'est apparemment grave, mais, même s'il a des idées de suicide, ça va s'arranger. À la limite il faut lui donner un peu de neuroleptiques, de psychotropes et de la psychothérapie de soutien. Ça s'arrange". Mais il y en a d'autres où il faut faire très très attention. Il appelle ça: "Hintergrundreaktion". *Hinter*, c'est des arrière-plans, comme au théâtre: "Qu'est-ce qu'il y a derrière les décors?". Il y a une dépression qui s'est déclenchée pour raison X, mais on en aura pour des années maintenant. Ça n'en finit pas. Dès que c'est réparé, ça cloche, ça s'effondre. Une sorte de "jouissance" irréductible en fin de compte! On peut même être tenté de s'en désintéresser à la longue.

Mais il y a d'autres cas. Je pense à un jeune homme, que je voyais ce matin. Il a une famille très compliquée, comme beaucoup de familles, mais là c'est sucré! Je ne vais pas entrer dans les détails. Il a une trentaine d'années. Mais je pense qu'il aimerait bien être schizo-phrène, avoir des hallucinations. Il s'efforce. Par exemple, il y a quelques années chez lui à 2 heures du matin, il a appelé la gendarmerie en disant: "Emmenez-moi à l'hôpital psychiatrique, je vais faire des malheurs, je suis dans un état d'angoisse épouvantable". La police l'a conduit à l'hôpital psychiatrique. Deux jours après, le psychiatre m'a appelé pour me demander ce que c'était, ce type. Il est resté quelques jours à l'hôpital et puis il est arrivé à la Borde, un dimanche en fin d'après-midi, en disant: "Je suis halluciné!". Puis je lui ai dit: "Vous m'emmerdez..." – c'est très efficace des fois – "... des hallucinations, tout le monde en a, rangez ça! Et pour votre traitement, vos neuroleptiques, on arrête tout!". Il a été beaucoup mieux. Ça continue, sauf qu'un soir, de son appartement il a appelé le SAMU. Ils sont courageux les gens du SAMU! Ils sont venus le chercher puis nous ont appelés en disant: "Ça nous semble un peu démonstratif!". Je l'ai vu ce midi. Je ne dois pas lui dire d'arrêter ses "conneries" mais

enfin, c'est limite. Qu'est-ce qu'il y avait sur le plan scientifique, sémiologique? Je pensais à Tosquelles (Tosquelles, c'est la base même de toute cette histoire de l'analyse institutionnelle). Il disait qu'il faut faire gaffe, car il y a des gens qui se présentent comme des schizophrènes mais ce n'est pas vrai. Ce sont des "psychoses de façade". C'est joli ce terme. C'est juste une façade, on peut entrer dans la maison, c'est très bien construit, il y a même un escalier. Façade. Ce n'est pas hystérique. Ce n'est pas schizophrénique. Ce n'est pas mélancolique. C'est bien plus subtil. Je ne vais pas entrer dans les détails.

*Au pied du mur de l'opacité de l'autre*

Ça pose d'emblée dans ce qu'on peut appeler "l'analyse structurale" quelque chose qui est de l'ordre d'un déchiffrement, sans trop chercher, de ce qui se présente là, à condition qu'il "se présente" et "là", pas n'importe où. "Analyse structurale", de quoi s'agit-il? C'est déjà pour lutter contre la naïveté de dire: "J'ai compris. J'ai tout compris. Sa belle-mère qui était casse-pied hier soir et ça fait des histoires...". Il n'y a rien à comprendre. C'est important de faire une sorte d'économie de la "comprenette"! Rester un peu là, un petit peu *entre parenthèses* pour que ça puisse justement s'inscrire. Là on entre dans un domaine plus vaste, par exemple à propos "des schizophrénies"...

Eugen Bleuler, dans le traité de 1911, dit "les" schizophrénies, tout en disant que c'est une première approche. Il y a une quantité d'études là-dessus, ça n'est pas fini. Mais qu'est-ce que ça veut dire: "la rencontre avec le schizophrène" (Bleuler, 1911)? Ça ne peut pas se filmer... Je me méfie toujours des photos et des films. Vous avez peut-être vu le film de Nicolas Philibert (1996) sur la Borde en 1995: "La moindre des choses". Nicolas Philibert avait fait des films sur le Louvre, sur les sourds. Il était venu en disant qu'il avait lu une interview de 1993 qui s'appelle "La moindre des choses". L'interviewer m'avait demandé: "Pourquoi vous faites un tas de trucs, pourquoi vous organisez tout ça?". J'avais répondu: "C'est la moindre des choses!" Nicolas Philibert a donc pris ça comme titre pour le film. Quand il m'avait dit qu'il voulait faire un film sur la Borde, je lui avais dit: "Ça suffit, il n'y a rien à voir! Ce qui compte c'est ce qui ne se voit pas." Alors, à la limite il était prêt à partir. Puis on a discuté un peu. Il est resté. Il est venu 3 ou 4 mois sans son matériel. Les malades le connaissaient bien... Quand le film a été terminé, il est venu me voir et il m'a dit: "J'ai gagné, j'ai filmé ce qui ne se voit pas". Et c'est vrai. On

peut filmer ce qui ne se voit pas. Par moments il y a un orage, puis les peuplier, le vent, la pelouse vide avec des chaises.

Qu'est-ce qui est donc en question quand on rencontre un schizophrène? On ne le rencontre pas forcément dans un bureau, mais un peu partout. Dans le métro il y en a de plus en plus. Sur les trottoirs. Dans les prisons. Il faut aller voir, ça vaut le coup! Pour qu'il puisse y avoir rencontre avec un schizophrène, comme avec n'importe qui, ça nécessite de notre part, de celui qui va provoquer cette rencontre, de celui qui va y être présent, non pas un exercice périlleux mais un exercice "phénoménologique". Mais vraiment phénoménologique; c'est ce que je trouve indispensable aussi bien chez les analystes que chez les psychiatres. Depuis Husserl... J'aime beaucoup un assistant de Husserl: Eugen Fink. Celui-ci parle parfaitement de la "réduction phénoménologique". Qu'est-ce que ça veut dire? Simplement, quand on reçoit quelqu'un, quand on le fait entrer, il faut qu'on soit un petit peu nettoyé de la tête. C'est-à-dire, mettre entre parenthèses tout ce qui vous soucie, sans trop se forcer, par simple politesse pour celui qui arrive. Il faut que le terrain soit un peu dégagé. Les schizophrènes souvent, parce qu'ils ont des antennes extraordinaires et parce qu'ils n'ont que ça à faire, vous devinent. Ils vous devinent: "Ce n'est pas poli d'être embarrassé dans ses soucis personnels devant quelqu'un qui vient pour ses propres problèmes". Un schizophrène, je peux le voir deux, trois fois par jour, un tout petit peu, comme ça. Des fois il vient le matin, me regarde et me dit: "Mm, je passerai ce soir".

Donc par politesse, par respect d'autrui, par souci éthique: "Être responsable de la responsabilité d'autrui" comme le dit Emmanuel Levinas. Respecter l'autre qui se présente là, c'est de mettre entre parenthèses tout ce qui vous soucie. Les phénoménologues, en particulier Viktor von Weizsäcker (des amis de la Borde terminent de traduire son dernier traité: la "Pathosophie"), Henri Maldiney et Roland Kuhn, soulignent l'importance pratique *d'être*, dans la rencontre, *dans le même paysage*. Quand on reçoit quelqu'un, il s'agit d'arriver à ce qu'il ne soit pas "dépaycé". *Être dans le même paysage*, ça ne veut pas dire qu'on est "copains-copains". C'est tout le contraire. Il faut, comme le dit Lacan dans son séminaire sur le transfert, être dans une "disparité subjective" (Lacan, 1991 [1960-1961]). Il s'agit du respect absolu de l'autre et non pas d'un copinage quelconque. Je dis souvent: "Être dans le même horizonné", un terme de Minkowski (1995) dans "Le temps vécu". À ce moment-là, ça peut parler ou même rester dans le silence, mais c'est productif. Dans tous les cas, ce n'est pas négatif. Il n'y a pas de défenses. Une sorte de précaution pour

atténuer au maximum des prétentions style: "Je suis le docteur machin ou le professeur truc. Je vous écoute, asseyez-vous". S'il était honnête, le type foutrait le camp. C'est une impolitesse totale ou d'irrespect. C'est se prendre pour un "statut".

*Être dans le paysage de l'autre* pour dire des choses qui sont difficiles à dire, même, s'il s'agit des schizophrènes, des choses "non-dites", qu'ils ne peuvent même pas dire car ils n'ont pas forcément les moyens de les dire. C'est une chose très ancienne. Je me souviens d'une réflexion, dans un petit livre de 1933 "Les hallucinations verbales et la parole" de Daniel Lagache (Lagache & Rosenblum, 1932-1946). Il disait bien que tomber délirant n'était pas prévu dans le programme. On n'a pas appris ça à l'école, même si on a BAC plus 5. C'est une expérience toute nouvelle et on n'a pas les mots pour le dire. On a même un vocabulaire très pauvre. À ce moment-là, si on est dans le même paysage, il peut y avoir une conversation entre celui qui reçoit et celui qui est reçu. Non pas pour tout expliquer mais au moins qu'il y ait une rencontre un peu étayée par certaines paroles, par des phrases, par des gestes ou des fois un sourire ou une sorte d'inattention un peu discrète, pour qu'il y ait justement, non pas du copinage, mais la possibilité d'un lieu où puisse s'exprimer quelque chose qui n'est pas exprimable du premier coup.

On touche là à une certaine forme d'analyse structurale. On voit bien que c'est la "structure", ce ne sont pas les événements, pas le contenu, pas "Alors, qu'est-ce qui s'est passé?". Ça touche à la phénoménologie concrète. J'aime bien un terme d'un sociologue qui est malheureusement mort trop tôt en 1904. C'est Gabriel Tarde. Il y a des choses extraordinaires chez Gabriel Tarde. Il parle de "la science de la conversation". Moi je disais "l'art de la conversation" mais c'est quand même de l'ordre de la science (Gabriel Tarde parle "de la diversité empirique à la singularité esthétique"). Une conversation qui est des fois un simple silence. Il ne s'agit pas d'aligner des mots et des phrases. Je me souviens d'un schizophrène, que je ne connaissais pas du tout. (Des schizophrènes, il y en a 75% à la Borde, des schizophrènes "lourds" comme disent les types de la SECU. On en trouve bien plus à la Borde que dans les hôpitaux il paraît.) J'étais dans mon bureau; je ne sais plus ce que je faisais. Il entre, il s'assoit, il ne me dit rien. Moi je dis "bonjour". Il dit "bonjour". Puis il est resté là, cinq minutes, dans le silence complet. En sortant il m'a dit: "Merci". Je lui ai dit: "À demain peut-être?". Je ne l'ai jamais revu. C'est tellement subtil la phénoménologie concrète.



J'aime beaucoup Jacob Wyrsh, un psychiatre qui écrivait en allemand, en 1949, traduit en 1954 pour le congrès de Zurich: "La personne du schizophrène" (1956). Magnifique. Il est dans l'analyse structurale, tout comme López Ibor. Wyrsh parle de la "personne". C'est très vague: la personne, le personnage... Il faut se méfier du terme "personne", ça traîne un peu... N'empêche qu'il met en question ce qu'il en est de la structure, de quoi? On peut dire, en première ligne, comme ça se dit en psychiatrie phénoménologique, de la structure de "l'état d'âme". C'est bizarre, il faut peut-être trouver un autre terme. Enfin, *l'état d'âme*, ça veut dire ce que ça veut dire. Il y a des *états d'âme* qui sont extrêmement arides, d'autres qui sont lourds. Dans les dépressions mélancoliques, c'est lourd, c'est pesant, c'est lent, c'est triste. En espagnol il y a, il me semble, le mot *desgana*. On ne peut pas tellement traduire: perte de *l'appétit* pour tout. Ce n'est pas le "à quoi bon", c'est encore au-dessous. Tout ça il faut le sentir. Si on est dans l'objectivité pure, on va simplement "noter". Cela ne veut pas dire qu'il faut se mettre à "desganer" soi-même, à se mettre à chialer. La grande distinction, à la base de tout ça, on la trouve chez le philosophe allemand Max Scheler. Il faut prendre tout ça articulé avec des élaborations au XIX<sup>ième</sup> siècle: Schleiermacher et son disciple critique Dilthey. Dans ce qui se présente cliniquement il y a des relations de "compréhension" et des réactions "explicatives". Il ne faut surtout pas prendre ça au mot; on peut passer de l'une à l'autre. Max Scheler (1950 [1929]), en particulier dans le livre très clinique *Nature et formes de la sympathie*, fait, de façon très remarquable, la distinction – ça apparaît dans un des premiers cours aux infirmiers fait par Tosquelles à Saint-Alban – entre "Verstehung" et "Einführung", entre "sympathie" et "empathie", sans prononcer d'emblée ces mots difficiles.

Vous pouvez remarquer qu'actuellement le vocabulaire s'appauvrit et que les présentateurs de télé et des orateurs confondent empathie et sympathie. Une petite parenthèse. Il y a quelques années j'ai assisté à un congrès de trois jours sur la souffrance chez les psychotiques. Le mercredi, à la dernière séance, j'ai dit: "La souffrance, vous n'en avez pas beaucoup parlé depuis lundi. Vous n'avez même pas cité un livre de Max Scheler de 1916: *Le sens de la souffrance* (Scheler, 1951). Et vous n'avez pas fait la distinction entre sympathie et empathie". La réponse du professeur, que je connais bien: "Ici, dans notre région, on ne fait plus la distinction. On parle d'*empathie sèche* et d'*empathie humide*". Alors, l'"empathie humide"! Il faut avoir une serviette éponge quand on reçoit quelqu'un! On va se mettre à chialer avec.

Tandis que la sympathie c'est justement ne pas "se mélanger" avec l'autre.

J'emploie souvent des termes structuro-phénoménologiques, ou tout ce que vous voulez, en particulier de Maurice Blanchot. C'est au moment où son ami Georges Bataille est mort, dans un livre qu'il appelle "L'amitié" (Blanchot, 1971). Je mélange une phrase de Maurice Blanchot et une phrase de Pierre Charpentrat, un critique d'art du baroque, à propos d'autrui, d'où cette proposition: "Assumer le lointain de l'autre en étant au pied du mur de son opacité". *Être au plus proche de l'autre* c'est justement d'assumer son lointain dans la sympathie. Si je suis dans l'empathie je vais défoncer le mur. Actuellement même, il n'y a plus d'opacité. Le mot d'ordre mondial c'est: "la transparence". C'est le mot d'ordre d'Auschwitz, la transparence. On "sublimait" rapidement là-bas; on vous transformait en fumée, dans "la pure transparence". C'est regrettable que le mot d'ordre de la bureaucratie actuelle soit la transparence! Le respect, c'est d'assumer le lointain, toujours lointain, d'autrui. Il ne faut pas être malin et dire qu'on va tout comprendre. On va tellement comprendre qu'il n'y a plus rien. On a traversé le mur. *Au pied du mur*, c'est ça qui est en question. *Dans le même paysage* dont je parlais tout à l'heure, c'est le propre de la rencontre.

*"Vous n'êtes pas schizophrène!"*

Alors qu'est-ce que la rencontre? Ce n'est pas l'outil majeur de notre travail mais, tout de même, s'il n'y a pas de rencontre il n'y a rien du tout. C'est quoi la rencontre? Ce n'est pas simplement des "Bonjour", "À bientôt" ou "On va boire un pot?". Dans le XI<sup>e</sup> séminaire de Lacan (1973 [1964]), dans un chapitre qui s'appelle "Tuché et automaton", il parle du VII<sup>e</sup> chapitre de la *Traumdeutung* de Freud. – Il faut lire Lacan quand même! Comme je le disais récemment, il faut lire Lacan comme on lit le guide Michelin! Il faut le lire dix fois, c'est génial. – Freud raconte que le père d'un enfant qui est mort, fait un cauchemar avec cette phrase: "Père, ne vois-tu pas, je brûle?". C'est toucher là, en rêve, l'approche du "réel" du père. À la fin du chapitre, en riant un peu, Lacan a dit: "Conseil aux psychanalystes: soyez tichistes!" *Tuché*, en grec ça veut dire *la rencontre*. Il dit bien que s'il y a vraiment eu rencontre, après ça ne sera pas comme avant. Une vraie rencontre fait "sillon dans le réel". C'est ineffaçable. Dans un séminaire plus tardif, *D'un discours qui ne serait pas du semblant*, Lacan (2007 [1971]) parle à nouveau de l'interprétation:

"L'interprétation déchaîne la vérité"... L'interprétation, c'est quoi? C'est une modalité particulière de *tuché*, de rencontre; après ce n'est plus comme avant. C'est vrai si c'est vraiment une interprétation. Il n'y en a pas souvent. Ça peut venir 5 ans après la "fin" de l'analyse! Il faut être patient. "Ah, c'était ça!" N'empêche... ceci sont des outils de l'analyse structurale. Il ne parle pas de tout ça López Ibor. Il parle d'un certain "paysage de l'âme". Des états d'âme. Il y a des états d'âme plus ou moins détruits dans certaines pathologies. Par exemple l'état d'âme d'un schizophrène. Kretschmer – aussi bien que López Ibor, que Rümke et tous ces grands cliniciens – disait à ses étudiants: "Si vous n'êtes pas foutu de faire un diagnostic pendant le temps où le type entre dans le bureau et vient s'asseoir là, ce n'est pas grave mais faites autre chose. Je vous supplie, ne faites pas de la psychiatrie!". *L'instant de voir!*

Le psychiatre qui était chargé dans le premier Congrès International de Psychiatrie en 1950 à Paris de faire la recension de toute la phénoménologie en question dans la psychiatrie – il y avait déjà de quoi faire – a dû écrire ça en allemand et s'est fait traduire... La pire des choses ce sont les traductions! C'est très compliqué. Toutes ces conneries qu'on peut trimballer, des fois même ça fait des écoles à partir d'une erreur de traduction. Rümke avait dit, déjà en 1935, que le diagnostic se fait immédiatement, c'est le *Praecox Gefühl. Gefühl*, de sentir. Ça a été traduit en français par "le sentiment du précoce"! La pire des choses c'est que Rümke, le psychiatre d'Utrecht, avait laissé dans la traduction française de son texte pour le congrès "le sentiment du précoce"!

Ce que je veux dire, pour mieux saisir l'expression de Rümke, c'est d'extraire de la "logique assertive" de Lacan (1966 [1945]: 197-213), dans un texte de 1945, l'expression: "l'instant de voir". Tout de suite, comme ça. C'est un petit exemple de l'analyse structurale que j'ai déjà raconté à Saint-Anne il y a quelques mois. Je vois venir un jeune homme d'une trentaine d'années qui avait été dans les hôpitaux de Paris. Il avait été hospitalisé "sous contrainte", jusqu'à ce que son psychiatre propose qu'il aille à la Borde, pour changer un peu. Le psychiatre avait envoyé un petit mot disant: "Schizophrénie paranoïde à tendance paranoïaque". Je vois arriver le jeune homme et je lui dis, d'emblée: "Mais, vous n'êtes pas schizophrène". Il me dit: "Bonne nouvelle!". Alors il s'est assis là et on a parlé. Je lui ai dit: "Allez manger avec tout le monde, là vous en verrez des vrais". Il est revenu au bout de trois heures et il m'a dit: "J'en ai vu des vrais". Il n'est pas schizophrène. Des diagnostics erronés, on en reçoit souvent! Toutes

ces imbécilités du DSM I, II, III, IV! Il n'y a plus aucune clinique. Il faut simplement remplir des questionnaires et ça se traduit par des cellules et de la contention. Ils n'ont plus le temps d'aller se promener pour rencontrer des schizophrènes "en liberté"! Ce jeune homme, depuis dix ans il se camait avec des drogues "dures", il y a de quoi être un peu bizarre. Mais il n'était certainement pas schizophrène. C'est important.

Qu'est-ce qui est en question quand je dis qu'il n'est pas schizophrène? *Instant de voir*. Ça veut dire qu'on ne réfléchit pas? Pourquoi Rümke disait "Praecox Gefühl"? López Ibor l'a traduit en espagnol, c'est extraordinaire mais il ne faut pas le retraduire en français, ça serait vulgaire: *Olor* de schizophrène. Retraduit ça serait d'une vulgarité inouïe: "Ça sent le schizophrène ici". En allemand ça correspond à *der Geschmack*. Les œnologues savent bien que pour goûter le vin... Il faudrait reprendre tout ça très en détail avec la "logique triadique" de Charles Sanders Peirce, mort en 1914. Peirce avait fait six mois de stage en œnologie pour se fortifier "la priméité" comme il dit. *Olor* de schizophrène, *Praecox Gefühl*, *l'instant de voir*, c'est de l'ordre de la priméité... Très discutable! Est-ce que c'est la façon de se présenter? Est-ce un geste schizophrénique? Est-ce que ça existe un geste schizophrénique? La façon de s'asseoir? La façon de ne rien dire, de parler ou de ne pas s'arrêter? C'est déjà trop élaboré. C'est une sorte d'intuition.

*"Le centre de gravité qu'on appelle l'âme"*

Là on peut voir une jonction entre l'abord de la phénoménologie structurale et l'abord psychanalytique, en rapport avec ma proposition, en 1973, faite dans une articulation institutionnelle, du "transfert dissocié". C'était difficile, heureusement que Pierre Kaufmann m'a soutenu. Freud disait pendant longtemps que chez les schizophrènes il n'y a pas de transfert. À la fin de sa vie il en était un peu revenu. Heureusement il y avait toute cette bande: Ferenczi, Abraham, puis "la grande tripière", comme le disait Lacan: Mélanie Klein. Ou encore Rosenfeld, Bion et bien d'autres: "Du transfert, il n'y a que ça, on ne sait pas quoi en faire". D'où ma proposition de *transfert dissocié*. Il y a du transfert mais c'est par petits bouts. On voit bien ça dans la vie quotidienne – à condition de ne pas enfermer le type et le ficeler – dans des rencontres, par hasard; il y a des lieux privilégiés, très investis. De même l'importance, pour certains schizophrènes mutiques, d'un chat. À un moment donné on avait même parlé de la "psychatnalysé"!

Le pied d'un arbre, ou bien la brume à six heures et demie du matin! Pour le reste il n'y a plus rien. Tout est dissocié: la *Spaltung* de Bleuler. On ne peut pas traduire par "clivages"... La *Spaltung*, c'est dispersé. On pourrait presque dire "la dispersion". Mais c'est en même temps comme les fibres de bois éclatés... Ou alors, comme le disait Erwin Stransky, un rival de Bleuler... Au congrès de 1950, j'ai entendu le vieux Stransky. C'était pénible car il pleurait presque: "Pourquoi on a choisi la *Spaltung* de Bleuler alors que j'avais proposé *l'ataxie intrapsychique?*". *L'ataxie intrapsychique* ce n'est pas si mal! C'est bien plus que du morcellement.

Je dis ça pour faire le pont entre l'analyse structurale et la métapsychologie. C'est par le concept du transfert qu'il faut s'y prendre. Le séminaire de Lacan sur le transfert de 1960-1961 est magnifique. Il faut le lire très finement. Ça met en question le désir inconscient inaccessible, tout au moins directement. Ça met en question le désir de l'analyste. Lacan reprend une thématique du *Banquet* de Platon. L'analyste est en position de désirant, paradoxalement. Le pauvre type qui arrive chez l'analyste est demandeur, il a du désir. Pour que ça fonctionne, c'est le désirant qui transforme le demandeur en désiré. Un accident de travail de l'analyste c'est quand il devient désirable. À ce moment-là il faut changer de chambre, c'est une autre affaire. Mais parlons du *transfert dissocié* ou, comme le disait Tosquelles, des *investissements multi-référentiels* dans un *espace polyphonique*, comme un orchestre. Les schizophrènes qui se promènent là-dedans sont dans un espace polyphonique multi-référentiel, avec des petits bouts de transfert qui se baladent, comme ça. Mais tout cela nécessite de mettre en question la "rencontre". La qualité d'une rencontre exige, par simple respect, par politesse, que l'on fasse un diagnostic de la personne qu'on rencontre. Un vrai diagnostic; pas une étiquette comme sur un pot de yaourt! Ça demande beaucoup de "travail". Un schizophrène ce n'est pas un mélancolique, ni une névrose obsessionnelle ou une démence sénile. Quoi qu'en disent beaucoup de psychanalystes, la vraie neutralité est là, il faut déblayer un peu le terrain, être là où ça se passe. Quand le schizophrène entre, on a l'impression qu'on n'arrive pas à le recentrer en un point. C'est très bien dit, sans expliquer ou développer, par López Ibor et par Jacob Wyrsh qui parlent du *point de recentrement*.

Quelqu'un qui n'est pas schizophrène, un vrai "pas schizophrène" – ça arrive les vrais "pas schizophrènes" – c'est-à-dire qui se situe au niveau non pas de la dissociation mais du "corps morcelé" (c'est toute la thématique sur le "corps morcelé" à partir de Mélanie Klein et

reprise par Gisela Pankow dans les psychoses hystériques ou dans les états crépusculaires), garde une certaine unité, même dans un consensus pré-comateux. Comme Lacan le dit: il est du côté du "Y a d'Un". Or, chez les schizophrènes il n'y a pas "d'Un". Et c'est ça qu'on ressent. Chez nous les *normopathes* "y a d'Un". Et quand un normopathe arrive, qu'il soit obsessionnel, hystérique etc., plus ou moins dépersonnalisé, on n'est pas "surpris". Toute sa personnalité se rassemble en un point. C'est un peu bizarre de le dire comme ça. J'avais retenu une expression d'un écrivain, Marcel Jouhandeau, il y a longtemps, qui disait que ce qui compte dans la personnalité de quelqu'un c'est que tout se rassemble en un point: la nuque. Tout tourne autour de là, bien que ça puisse être autre chose que la nuque. Ça se rassemble en un point. Qu'est-ce qui fait l'étrangeté du "contact" (il faudrait reprendre le mot contact) dans cette sorte de rencontre dans *l'espace du paysage* dont on parlait tout à l'heure? Notre ami, Salomon Resnik, parle de sa relation psychothérapique avec un schizophrène. Il était à Londres à ce moment-là. Il lui dit: "Y a une partie de vous-même qui est restée dans le parc à regarder les canards!". C'était vrai. Une fois dit ça, ça recrée un peu ce qui manque. Une "dissociation" crée un état particulier... Là, on peut faire un diagnostic et on ne se trompe pas (*Praecox Gefühl*).

Mais, ce n'est pas si simple. Il y a un texte remarquable dans le livre qui regroupe différentes interventions à propos de la schizophrénie pour le congrès de Zurich de 1957<sup>1</sup>: celui d'un psychiatre de Lisbonne, Barahona Fernandez. Il fait une synthèse extraordinaire de toutes les élaborations conceptuelles de la psychiatrie des psychoses. Il situe Kleist et d'autres auteurs de base. Et il définit une forme particulière qu'il dénomme "holodysphrénies". Ça semble nécessaire de pouvoir distinguer les différentes formes d'holodysphrénies. Il faudrait un tableau entier pour écrire mais ça n'en finirait pas. Ce sont tout au moins des points de repère...

On sent donc qu'il y a du *transfert dissocié* du fait que ça ne se rassemble pas en un point... Je peux vous raconter encore une petite histoire, à propos de la dissociation. C'est une réflexion sur "le narcissisme" d'un psychanalyste d'origine allemande, de Hambourg, réfugié aux États-Unis, Heinz Kohut. C'est pour illustrer ce que m'avait appris notre ami Jacques Schotte – mort en septembre 2007 – à propos de la distinction, dans le *narcissisme primaire*, entre *narcissisme spéculaire*

---

1. Congrès international de psychiatrie Zurich 1957 "Sur la schizophrénie", présidence de Mr. Bleuler.

(au sens du miroir) et *narcissisme originare*. Kohut se remémorait un texte qu'il lisait, étant enfant, à l'école, à Hambourg. C'est un texte magnifique d'Heinrich von Kleist, en 1811: "Le théâtre de marionnettes". Il raconte qu'il va se promener dans un parc; il voit un montreur de marionnettes. Il s'aperçoit que chaque jour le premier "danseur étoile" de la ville vient là, regardant attentivement le spectacle. Alors il demande au danseur: "Pourquoi venez-vous là tous les jours?". (Ce sont des marionnettes à fil certainement) – "C'est épouvantable. Jamais, jamais, je ne pourrai arriver à cette perfection de danse, de mouvements." – "Pourquoi?" – "Regardez! Le montreur de marionnettes tient entre ses doigts le nœud, et ça c'est le centre de gravité, qu'on appelle l'âme". Un peu comme l'âme dans un violon (le petit bout de bois dans la caisse de résonance du violon). Ce nœud de ficelle: l'âme. "Tandis que moi, le centre de gravité est en moi. Il n'y a rien à faire. Je suis condamné à ça. Jamais je n'aurai cette perfection..." Alors quand on a affaire à une dissociation, on a l'impression que quelque chose s'effondre. Certains schizophrènes tombent dans un état d'apragmatisme avec des troubles profonds de ce que Erwin Strauss appelait les "axiomes de la quotidienneté": m'habiller, me lever, manger ou non... La position qu'on peut avoir c'est d'être simplement honnête, respectueux, dans la relation à l'autre. Mais il suffit que, une ou deux fois par jour, on voit ce schizophrène, même une minute, pour éviter au processus dissociatif de s'accentuer et alors, pour un temps, on a l'impression que tout se rassemble...

Lacan avait parlé de "la fonction -1". La *fonction -1*, c'est ce qui ne se mélange pas avec les événements de la journée. Cette réflexion permet de comprendre qu'on peut être dans un groupe de discussion avec les schizophrènes, et que ça ne changera rien au niveau de la neutralité. Parce que la neutralité c'est, qu'à un autre moment, je ne suis plus le même, et lui non plus. Mais moi je tiens *l'âme*. C'est prétentieux! Je tiens le centre de gravité et ça marche. Je pense à un schizophrène très dissocié. Il fait un effort extraordinaire pour se rassembler. Il écrit sur des papiers. Le papier doit être chiffonné. Il écrit *n'importe quoi*: "J'ai assassiné ma mère". Il sait très bien que ce n'est pas vrai. C'est une simple présentation. On parle d'autre chose. Quelquefois il vient à son rendez-vous mais il y a trop de monde qui attend, alors il me dit: "Ça va pour aujourd'hui. Je vous ai vu. Ça me suffit". Et ça suffit! C'est comme si ça se regroupait, et ça permettait de tenir encore. De quoi s'agit-il? Ce n'est pas un transfert au sens habituel du terme. C'est bien plus structural. Ça fait partie de l'analyse structurale! L'analyse structurale ce n'est pas quelque chose d'abstrait.

*Le rythme, le hors-temps...*

Mais revenons à la métapsychologie. Freud avait essayé d'écrire une douzaine de chapitres de la métapsychologie. Il avait déjà commencé dans *l'Entwurf* en 1895. Mais à partir de décembre 1914 il a écrit: l'inconscient, le refoulement, etc. Il n'a gardé que quatre chapitres. (Il les envoyait à Ferenczi à ce moment-là.) Très critique et modeste à la fois. On a retrouvé, il me semble, le dernier par hasard au fond d'une valise à Londres. Mais c'est quoi cette métapsychologie? On peut dire que c'est ce qui équivaut à ce que j'appelais tout à l'heure, en parlant des pierreux, "la boîte à outils". Ce sont des outils. J'avais appelé ça des outils conceptuels (notion d'*outils conceptuels* que l'on trouve chez Wittgenstein). C'est avec ça qu'on travaille. Alors le travail du psychiatre, n'est pas le travail des pierreux, lesquels ont des instruments, des marteaux, des trucs comme ça. Mais nous, c'est avec quoi? Certainement pas les DSM 3-4-6-10! Il faut former ses propres outils soi-même, ses propres concepts, ses propres outils conceptuels. Les quatre concepts fondamentaux (l'inconscient, le transfert, la pulsion et la répétition) on les met dans la boîte à outils. On ne peut pas s'en passer. Mais on a d'autres concepts, plus personnels. Ça je le mettrais bien mais mon copain ne peut pas trop s'en servir parce qu'il faudrait changer la forme. Alors il y en a d'autres! Ce que je viens de dire, par exemple, sont des formes d'outils conceptuels: l'instant de voir, le *Praecox Gefühl*... c'est une forme particulière de travailler l'outil qui s'appelle transfert, le *transfert dissocié*.

Mais qu'est-ce donc que cette dissociation schizophrénique? Ça se situe où? Souvent les schizophrènes, ils écrivent bien, ils parlent "normalement". Ça dépend des circonstances. Qu'est-ce qui est touché? Que veut dire *Spaltung*? Ce n'est pas un simple "clivage", un *Splitting* comme chez les personnalités "perverses". C'est quelque chose qui équivaut au fendillement des fibres de bois, quand l'arbre se brise pendant une tempête ("une fin du monde"?), des fibres tranchantes. Ça peut faire "écharde" lorsqu'on voit apparaître la "chair du bois". Alors, hypothèse, comme dans la logique triadique de Peirce: "Hypothèse abductive". *Abductive* ça veut dire: "Le chemin se fait en marchant". C'est de Machado: "...caminante, no hay camino, se hace camino al andar...". Il n'y a pas de chemin tout tracé, il y a cependant une dimension de "telos absolu", suivant le terme de Kierkegaard à propos du "religieux B". On retrouve cette idée chez Heidegger: *das Wegcharakter des Denkens* (le caractère de cheminement du penser).



Et ce qui est encore plus adéquat dans notre pratique, c'est le terme heideggerrien: "Wegblick" qui a été traduit par J.F. Courtine par: "Le coup d'œil qui fraye un chemin", pas loin du *Praecox Gefühl* de Rümke. Mais, dans ce qui se trace d'un *Holzweg* (chemin qui se crée par le travail des bûcherons), ne peut se frayer que dans la "brande", comme le disait Tosquelles: ce qui fait la "valeur" d'une forêt, disait-il, ce ne sont pas les arbres mais la qualité de la brande, des bruyères, des buissons, des ronces, de l'humus. C'est dans le cheminement dans la brande que "le penser" (*das Denken*) se fraye (*Bahnung*). Freud insiste, dès l'*Entwurf*, sur le caractère "inconscient" du penser. Il faut se méfier des processus de chosification (presque de fétichisation) entraînés par des traductions hâtives, en particulier de la langue allemande à la langue française. Dans l'*Entwurf* Freud dit très bien que "le penser" est quelque chose constamment là, inatteignable. C'est de l'ordre de ce qu'on appelle bizarrement "l'inconscient". Freud parle de "*Unbewusstsein*", "l'in-su" à la limite... Il faut faire attention, parce que lorsqu'on dit "l'inconscient" en français, ça chosifie...

Le transfert n'existe pas, il "ex-siste". C'est-à-dire qu'il est d'un autre domaine logique que celui de la pathologie quotidienne. Or le *narcissisme originaire*, c'est le matériau, la base, l'incarnation presque, la chair ("*Leib*", le corps, et non pas "*Körper*"). C'est justement ce qui est en question. Dans la dissociation, la *Spaltung*, c'est ça qui est fissuré, cassé. Pour que ça puisse tenir, pour qu'il puisse y avoir une forme qui tienne, ça nécessite qu'il y ait un *point de rassemblement*. C'est quoi le point de rassemblement? C'est ce qui permet qu'il y ait une structure. Vous savez bien qu'en logique mathématique, pour qu'il y ait structure, il faut qu'il y ait un point et une surface: un point extérieur. Si le point se mélange avec la surface, il n'y a plus de structure. On peut prendre cette image en affirmant que s'il n'y a pas de dissociation, c'est qu'il y a un point de structure. Mais c'est quoi ce point de structure? Les avancées techniques et explicatives de Gisela Pankow, à propos des personnes psychotiques, montrent bien que s'il n'y a pas un point de recentrement, il y a dissociation. Il ne s'agit donc pas de dire: "Allez, raconte, raconte...". Il ne s'agit pas d'essayer d'induire de la temporalité, de l'historyal (*Geschichte*). Il ne s'agit pas de demander à un schizophrène depuis quand il est malade, qu'est-ce qui s'est passé étant petit... Une petite histoire très courte. C'était au début des années 1950, dans une autre clinique, pas loin de la Borde, j'avais 26 ans. Il y avait une jeune fille schizophrène, mais qui parlait très bien. On s'entendait bien, on discutait. Et puis un jour elle m'a dit: "Je vais vous amener une photo. La photo d'un groupe scolaire. Eh bien,

vous y êtes, là à côté de moi". Alors, j'ai commencé de battre en retraite. C'est pour ça que je dis qu'il faut faire de la métapsychologie, qu'il faut faire gaffe à ne pas se laisser avoir, sinon on risque d'être dans la confusion affective...

Gisela Pankow dit qu'il faut commencer par réparer ce qui est dissocié au niveau de l'espace. Une fois que ça y est – parfois il faut une centaine de séances – apparaît donc une possibilité de temporaliser. On passe à un autre niveau de la cure. Mais si on veut commencer par le temps, on détruit tout. Mais qu'est-ce qu'il y a encore de plus archaïque que l'espace et le temps? Dans une discussion publique avec Henri Maldiney, en janvier 1988, je soutenais que ce qu'il y a de plus archaïque, c'est *le rythme*. Maldiney dit bien: "Au commencement était le rythme". Mais, bien sûr, le rythme ce n'est pas la cadence. Il y a un développement remarquable sur cette question par un psychiatre allemand, Ludwig Klages, du début du XX<sup>e</sup> siècle (qui a beaucoup influencé Prinzhorn). La cadence c'est de l'ordre de la signification tandis que le rythme est de l'ordre du sens. Il n'y a rien de plus personnel que le rythme. Klages parle de "rythme vital". On peut dire que la graphologie étudie la trace du rythme. Or le rythme est très singulier, très personnel. Mais pour qu'il puisse y avoir du rythme, il faut que cela "se tienne". C'est pour cela que je vous parlais du théâtre des marionnettes et de la "fonction -1". Or ce point du rythme, c'est ce que j'appelle le "zéro absolu".

Qu'est-ce que *le zéro absolu*? Il faut reprendre Charles Sanders Peirce et la logique mathématique. Lacan met sur la même ligne verticale: zéro absolu, désir inconscient et castration. Cette ligne du *zéro absolu*, c'est la ligne de la *logique forclusive*. C'est le *hors-temps*, le *rythme*, la *Gestaltung*, ou encore, le *point obscur* de Maurice Blanchot dans son commentaire d'Héraclite: *l'obscur, le point d'impossible*. C'est le *point d'émergence*, un certain style d'émergence, au sens de "Unverborgenheit" de Heidegger, repris en particulier du séminaire du 31 janvier 1962 (sur *Zeit und Sein*, bien après le "tournant", *die Kehre*), c'est "l'apparaître du retrait" (Heidegger, 1968). François Fédier a proposé "déclosion" (comme la rose de Ronsard). Mais il me semble que ce qui en est le plus proche c'est l'expression de Francis Ponge (1971) dans "La fabrique du pré": "Qu'est-ce qu'une herbe? C'est un élan retenu". L'*élan retenu*, c'est la marque d'un rythme de base. Le rythme c'est la *base*. Ceci s'accorde avec la notion de Zutt (un psychiatre de Francfort, à propos de l'esthético-physiognomique) du "corps en apparition". Après on est sur la ligne de l'existence, du

"discordantiel", du *zéro relatif*. C'est la logique de Peano, mettant en fonction "l'objet *a*".

Au niveau du processus schizophrénique, ce qui arrive est tout nouveau, non attendu, inhabituel. Comme Tosquelles le décrivait si bien, il y a des phénomènes d'écrasement, de "fin du monde", c'est la catastrophe. Le point de recentrement est éclaté. (Bien qu'en toute rigueur logique, le point, ça n'existe pas.) Alors se pose le problème métapsychologique, même au niveau de Freud lui-même qui n'avait pas d'expérience concrète de la psychose. Dans les "Problèmes économiques du masochisme" (Freud, 1924c), un article de 1924, il parle enfin de la "qualité intensive". Il fait ensuite la distinction entre Éros et Thanatos, entre *pulsion de vie* et *pulsion de mort*. Malheureusement il y a confusion entre *pulsion de mort* et *pulsion de destruction*. Or, pour comprendre quelque chose à ce qu'il en est de la dissociation, la première démarche c'est de distinguer pulsion de mort et pulsion de destruction.

Depuis 1983, chaque mois il y a un petit groupe, le vendredi soir, formé essentiellement de travailleurs sociaux pour étudier tous les problèmes de l'inceste de la région. On s'est vite rendu compte qu'il faut toujours explorer plusieurs générations pour comprendre un cas. Parmi nous, il y a des personnes qui travaillent dans le cadre de la pathologie du travail (de Christophe Dejourn), en particulier Lise Gaignard qui a travaillé pendant 7 ans dans les prisons au sud de Tours avec des criminels. Comment peut-on définir les troubles énormes provoqués par les incestes, lesquels demandent souvent plusieurs générations pour se constituer? Les premières impressions des psychologues et des travailleuses sociales étaient que ces filles incestueuses n'étaient pas nées; elles avaient souvent un retard de maturation hormonale, etc. On peut dire que l'inceste c'est quand Éros chatouille Thanatos. La *pulsion de mort*, Freud l'appelait la "pulsion par excellence". C'est elle qui permet l'intégration des organes (dans le "Silence des organes" comme le disait Bichat). Quand on grandit, on n'entend pas "crac, crac, crac". C'est dans le silence. Si ça commence à faire du bruit, il faut se méfier. Il faut passer au scanner!

C'est comme si dans la structure endogène – c'est beaucoup dire – dans la structure de base de la schizophrénie il y avait un trouble profond. C'est comme si le zéro absolu n'existait plus. Et on sait bien que logiquement, pour qu'il puisse y avoir *une limite*, il est nécessaire qu'il y ait un *point zéro*. C'est une logique très ancienne. On la retrouve chez beaucoup de stoïciens. Quand ils parlent du problème des limites, ils soulignent que ça dépend de ce qui se passe au centre: une sorte de

rassemblement en un point. S'il y a un éclatement, il n'y a pas de limite. De même Pankow disait qu'il fallait faire des "greffes de transfert". Je disais dans notre travail institutionnel, il faut faire des "greffes d'ouvert" afin qu'il y ait des limites. Pourquoi faire ça? Parce que les schizophrènes sont "fermés". Il ne faut pas confondre *limite* et *fermé*. Il n'y a qu'à reprendre Deleuze (1988) dans son livre très intéressant sur Leibniz et "le pli". Moira, "le pli du pli" est quelque chose de l'ordre du destin: "Comment t'es plié, je te dirai...". S'il n'y a pas de point de rassemblement, de zéro absolu – là où il y a quelque chose de l'ordre de la pulsion de mort, quelque chose de l'ordre du rythme – il n'y a pas de limite. Donc c'est fermé. Or, le rythme, au sens originaire, n'est pas loin de ce qui est en question dans ce qui va être la structure de la personnalité: par la *Gestaltung*, la *mise en forme*.

Mais en métapsychologie on confond souvent des choses de façon redoutable, telles que l'*auto-érotisme* et le *narcissisme originaire*. Les toxicomanes sont des explorateurs de l'auto-érotisme. Mais ils n'ont pas grand chose à voir avec le narcissisme originaire. Pankow disait que les toxicomanes détruisent la parole tandis que, comme le disait Freud, les psychotiques reconstruisent avec la parole. Le transfert est en rapport avec tout ça. Par exemple, en métapsychologie, il faudrait voir de près ce qu'on entend par "Trieb", pulsion. Traduit en anglais et puis en France, ça a donné "instinct". Ça n'a rien à voir! Des erreurs de traduction, de vocabulaires mènent quelques fois à des impasses.

Il est 20 heures moins trois minutes... Je pourrais parler jusqu'à minuit. C'est une manie et dire que j'avais la trouille de parler étant petit. Je parle comme ça dans mon séminaire à la Borde depuis février 1971 chaque samedi soir, une heure et demi. Ça fait 1850 séances... Avant je n'osais pas parler mais maintenant ça va!

#### *Structural Analysis and Metapsychology*

**Summary:** Juan Lopez Ibor proposed the term "structural analysis", at the second international congress of psychiatry on schizophrenia in Zurich in 1957. He further developed this proposition using analytic and phenomenological concepts propounded by François Tosquelles, Jacques Lacan, Gisela Pankow, Rümke and Bleuler. Several clinical examples from an institutional structure will allow us to connect "dissociated transference" (Jean Oury), polyphony and multi-referentiability (François Tosquelles), with concepts such as original narcissism and rhythm (Ludwig Klages), contributing to the first draft of a metapsychology characteristic for the institutional cure of schizophrenia.

**Key words:** Dissociated Transference, *Praecox Gefühl*, Original Narcissism, "Y'a d'l'Un", Schizophrenia.

**Bibliographie**

- M. Blanchot (1971), *L'Amitié*, Paris, Gallimard.
- E. Bleuler (1911), *Dementia praecox oder Gruppe der Schizophrenien*, (rééd. 2001, *Dementia praecox ou Groupe des schizophrénies*, Paris, GREC/EPEL, 2001, Collection: École lacanienne de psychanalyse).
- G. Deleuze (1988), *Le Pli – Leibniz et le baroque*, Paris, Les éditions de Minuit (coll. Critique).
- S. Freud (1924c), "Le problème économique du masochisme", *Œuvres complètes, Tome XVII, 1923-1925*, Paris, PUF.
- M. Heidegger (1968), "Temps et être", (tr. fr. F. Fédier), *L'Endurance de la pensée. Pour saluer Jean Beaufret*, Paris, Plon, pp. 12-68.
- J. Lacan (1966 [1945]), "Le temps logique et l'assertion de certitude anticipée. Un nouveau sophisme", *Écrits*, Paris, du Seuil, pp. 197-213.
- J. Lacan (1991 [1960-1961]), *Le Séminaire, Livre VIII, Le transfert*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, du Seuil.
- J. Lacan (1973 [1964]), *Le Séminaire, Livre XI, Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, du Seuil.
- J. Lacan (2007 [1971]), *Le Séminaire, Livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, du Seuil.
- D. Lagache & E. Rosenblum (1932-1946), *Les hallucinations verbales et travaux cliniques: 1932-1946* / Daniel Lagache; éd. établie et présentée par Eva Rosenblum; pref. de Didier Anzieu, Paris, PUF, 1977.
- J. López Ibor (1949), *Los problemas de las enfermedades mentales*, Barcelona-Bueno Aires-Madrid-Rio de Janeiro, Edition Labor, SA.
- E. Minkowski (1995), *Le Temps Vécu*, Paris, PUF.
- F. Ponge (1971), *La Fabrique du Pré*, Lausanne, Albert Skira.
- M. Scheler (1950 [1929]), *Nature et formes de la sympathie*, (traduit par M. Lefebvre), Paris, Payot.
- M. Scheler (1951), *Le sens de la souffrance. Suivi de deux autres essais (Repentir et renaissance et Amour et connaissance)*, (traduit par P. Klossowski), Paris, Aubier.
- J. Wyrsch (1956), *La personne du schizophrène; Étude clinique, psychologique, anthropophénoménologique*, (traduit de l'allemand par Jacqueline Verdeaux), Paris, PUF.

**Filmographie**

- N. Philibert (1996), *La moindre des choses*, 105 minutes.